



REVUE DE PRESSE

Liquidation

texte **Irme Kertész**

mise en scène **Julie Brochen**



SUR LES
PLANCHES



Julie Brochen, ex-directrice du Théâtre national de Strasbourg, présente son adaptation de *Liquidation*, d'Imre Kertész, écho à une « déflagration lumineuse ».

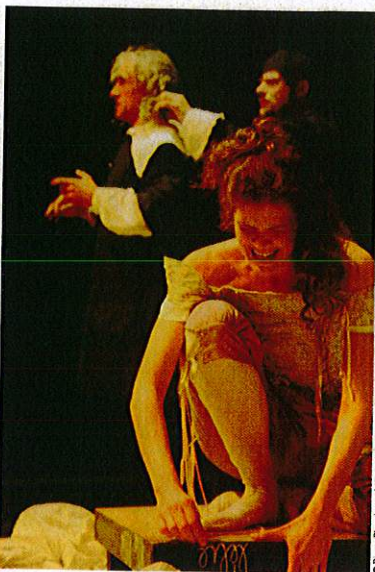
TOUT DOIT DISPARAÎTRE

À Budapest, l'éditeur Keresü entreprend de retrouver le roman mystérieux que son auteur fétiche, B., a écrit avant de se donner la mort, dix ans plus tôt. Il mène son enquête mêlant passé et présent, interrogeant les proches et relisant une pièce de théâtre prémonitrice... En s'attaquant au roman labyrinthique d'Imre Kertész (*Actes Sud*, 2004), Julie Brochen n'a pas eu la part facile. Mais la comédienne était fascinée depuis des années par cet écrivain né en 1929, juif et hongrois, marqué par l'expérience d'Auschwitz et de Buchenwald, traumatisé qu'il a sublimé tout au long d'une œuvre ténébreuse et généreuse, consacrée par un prix Nobel de littérature en 2002.

Tous les thèmes de prédilection de Kertész – l'exorcisme de l'Histoire et la solitude de l'individu, l'interpénétration de la vie et de l'art – sont contenus dans *Liquidation*. Ils ont aussi guidé le travail de cette adaptation plantée dans la Hongrie de la fin du siècle dernier, menée avec une relative sobriété de moyens, qui respecte une trame complexe en s'appuyant sur la scénographie, toute en mise en abyme, et sur une troupe du TNS solide.

Formée au conservatoire parisien, comédienne devenue metteur en scène depuis une vingtaine d'années, Julie Brochen a d'abord dirigé l'Aquarium (Vincennes), avant d'être portée à la tête du Théâtre national de Strasbourg en 2008. Elle l'a quitté en septembre dernier, au terme d'un conflit qui l'opposa au ministère de la Culture et agita quelque peu le Landernau du théâtre public. *Liquidation*, qui sonne aussi comme un adieu, fut sa dernière création sur place. **📖**

Liquidation, mise en scène Julie Brochen, du mardi 27 au samedi 31 janvier, 20 h 30, sauf les 28 et 29 à 19 h 30, TnBA - salle Antoine-Vitez. www.tnba.org



Adaptation d'un millésime 1660, *Sganarelle ou la représentation imaginaire*, ingénieux et généreux spectacle de Catherine Riboli, réconcilie, si besoin était, avec les classiques.

PLAISIRS PARTAGÉS

Formée par André Barsacq, Christian Schiaretti, Giorgio Strehler, puis assistante de Philippe Adrien au Théâtre de la Tempête, Catherine Riboli a ensuite volé de ses propres ailes vers le Sud pour s'installer à Hautefort, en Dordogne, où elle a créé une compagnie (Retour à la première hypothèse, devenue la Nom'na) et un « Laboratoire », lieu d'expérimentation d'un théâtre de répertoire renouvelé.

C'est à la fin de cette aventure, en 2010, qu'elle a monté *Sganarelle ou la représentation imaginaire* d'après *Sganarelle ou le cocu imaginaire* de Molière, enchaînement de quiproquos versifiés et virtuoses où l'illusion comique accouche de vérités quasi platoniciennes : « *Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.* » Elle s'est emparée de cette comédie de tréteaux pour proposer un théâtre sur tous les fronts, mêlant plateau et public, brouillant les pistes pour ressusciter le plaisir du jeu, de l'instant, du partage.

Après Arnaud Churin à la création, c'est le virevoltant Pascal Vannson – passé au Conservatoire de Bordeaux puis à celui de Paris, longtemps compagnon de route du Soleil bleu de Laurent Laffargue – qui se colle au rôle principal, ce *Sganarelle* surgi on ne sait d'où et qui provoque le délire, contaminant Laurent Bellambe, Elsa Bosc, Roxane Brumachon (venue du collectif OS'O) et Paco Portero. Spectacle jubilatoire et fédérateur, *Sganarelle* a tourné et pas mal cartonné, mais n'a jamais été montré à Bordeaux. Cette escale au Port de la Lune vaut pour séance de rattrapage avant la création, en mars, au Carré des Jalles, d'un *Lost in Tchekhov*, de la Nom'na, d'après *La Cerisaie*. **📖**

Sganarelle ou la représentation imaginaire, scénographie et mise en scène de Catherine Riboli, du jeudi 8 au samedi 17 janvier (hormis les 11 et 12), 20 h, TnBA - salle Jean-Vauthier. www.tnba.org



Comédien, metteur en scène et auteur formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, Frédéric Constant transpose *Andromaque* – troisième volet de sa tétralogie guerrière *Les Années de cendre* – dans les années 1920.

LES RACINES DU MAL

Dans notre tour de Babel, laquelle est la plus belle ? La femme d'Hector, pardi ! cette *Andromaque* qui resterait depuis sa création (1667) la plus jouée des tragédies raciniennes. La faute à son casting épique, son quatuor aporétique, donc tragique (Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector, qui est mort), son verbe passionné, ses alexandrins simples et élégants, ses gimmicks et autres serpens qui sifflent sur vos têtes.

En invitant cette création du metteur en scène et comédien Frédéric Constant (il sera Pyrrhus sur le plateau) au TnBA, Catherine Marnas se défend bien d'avoir juste voulu placer un classique dans un programme plutôt contemporain. « *Frédéric Constant s'est lancé dans un cycle sur la guerre*, explique la directrice du Port de la Lune, « *et a poussé sa réflexion sur l'interpénétration entre les intérêts particuliers, la passion et la politique. Je suis aussi attachée à l'idée de famille théâtrale : deux des acteurs, Catherine Pietri (Hermione) et Franck Manzoni (Oreste), jouaient dans Lignes de faille. J'aime l'idée de ces liens, ces familles qui se croisent et que le public peut reconnaître.* »

C'est aussi la manière de traiter le vers qui a convaincu. « Il y a deux écoles pour l'alexandrin : la banalisation, qui veut rendre le texte contemporain, au risque de l'affadir, ou celle du respect de la musicalité classique, au risque de créer de la distance. La troupe a réussi une alliance des deux : la forme est là, les enjeux sont posés, mais on ne perd pas le souffle. »

Frédéric Constant voit surtout dans *Andromaque* une « *tragédie entre deux guerres*, où l'histoire collective vient exacerber les désirs intimes. Loin du péplum ou du drame baroque, il a voulu transposer cette géopolitique de l'après-guerre de Troie dans une ambiance militaire, ténébreuse et cruelle qui évoque les sombres années 1920, entre une boucherie qui s'achève et un massacre qui vient. **📖**

Andromaque, mise en scène de Frédéric Constant, du jeudi 8 au samedi 17 janvier (sauf lundi 12), à 19 h 30 ; sauf les 9, 10, 13, 16 et 17, à 20 h 30, et le 11, à 16 h ; TnBA - grande salle Antoine-Vitez. www.tnba.org

Personnages en quête d'écritures :

***Liquidation* Imre Kertész/Julie Brochen**

S'éprendre d'un roman fleuve qui charrie le destin des hommes après l'impasse de la Shoah pour le porter à la scène revient à vouloir réaliser l'aporie contenue dans le livre du prix Nobel de littérature 2002 : Peut-on dire quelque chose de l'indicible qui ne rende l'horreur encore plus « impensable »? Theodor Adorno ne s'était-il pas lui aussi demandé si après Auschwitz la poésie, en tant que vecteur d'une irrationalité barbare, était encore possible? Julie Brochen, la toute jeune ex-directrice du Théâtre National de Strasbourg, a pris à bras le corps ce livre qui lui est littéralement « tombé sur la tête » pour en extraire un remarquable hymne à la littérature et à la culture, dans le combat, à réitérer sans relâche, contre « l'innommable » (à entendre comme ce qui ne peut être désigné mais aussi ce qui est abject).

Livre gigogne à plusieurs tiroirs, puisque le récit d'Imre Kertész, paru en France en 2004, prend pour titre celui d'une pièce de théâtre, « *Liquidation* », au centre du procès narratif du roman et dont le personnage principal est lui-même écrivain. Mais aussi écho décalé de la propre histoire de l'auteur qui a été déporté à Auschwitz à l'âge de 15 ans, le mystérieux B. étant né lui dans ce sinistre camp et portant sur sa cuisse le tatouage « B(irkeneau) 1944 ». Quand on sait d'autre part, que l'action transposée sur le plateau commence au moment où, en 1990, le suicide de l'écrivain B., donne lieu à une enquête où son éditeur, Keserü, persuadé que son ami n'a pu disparaître sans laisser le manuscrit témoignant de l'indicible, est au centre de la recherche de cet écrit à jamais perdu, on prend la mesure de la polyphonie de l'œuvre.

Cette intrigue qui mêle de manière complexe le roman et sa pièce de départ (actions situées en 1990), à la transposition théâtrale présente (2015), outre les rebondissements dignes d'un thriller sombre (la quête de l'éditeur - nous sommes là en 1999 - pour tenter de retrouver neuf ans plus tard « le » manuscrit disparu, en croisant la vie affective de son ami écrivain - notamment sa relation à Judit, sa première femme, et à Sara, sa maîtresse - avec ses propres interrogations obstinées, aboutira-t-elle à exhumer de l'oubli ce temps disparu en apportant au temps présent les réponses qui lui manquent si cruellement ?) se livre comme une réflexion philosophique convoquant le genre romanesque et celui du théâtre pour dire « l'après-vivre » (titre d'une autofiction de Serge Doubrovsky). Sans omettre de signaler que « l'horizon d'attente » (Jauss, *Pour une esthétique de la réception*) de *Liquidation*, parue après la chute du mur, inscrivant cette somme dans l'économie néo-capitaliste de la Hongrie où les maisons d'édition d'état étaient destinées à être « liquidées », donne de plus une dimension historique au propos.

Ces différentes strates (roman, théâtre, philosophie, histoire ; trois époques) qui se recouvrent les unes les autres, sont présentées dans un décor dont la sobriété à la Hopper le dispute à la rigueur d'évocation : des panneaux coulissants permettent de circuler entre deux lieux (la chambre de B. et la maison d'édition) et libèrent un canapé et d'immenses étagères métalliques - remplies de dossiers manuscrits et de livres - symbolisant tout autant la culture de l'écrit menacé par l'holocauste que les châlits des tristes dortoirs où s'entassaient les prisonniers réduits à leur numéro tatoué et à leur tenue rayée.

La langue se fait elle aussi protéiforme puisque les acteurs profèrent non seulement la parole qui leur appartient directement mais - et dans le même temps - deviennent les récitants qui commentent indirectement leurs actes passés. Grâce à cette distanciation, ils se protègent de toute dérive émotionnelle et nous font de plus goûter la saveur de la langue d'origine. Mais, au-delà du plaisir esthétique procuré par cette écoute d'un langage littéraire élaboré, on peut voir dans ce parti-pris esthétique la métaphore de ce qui survit à l'entreprise d'anéantissement

projetée par les camps d'extermination nazis. La culture est ce qui relie l'homme à son humanité et quelle que soit la volonté de certains d'éliminer une partie de celle-ci, elle survit au plan des assassins au travers du langage, irréductible au mécanisme exterminateur.

Le destin de ce manuscrit introuvable se révèle lui-aussi très marqué du côté de la symbolique. On apprendra en effet par Judit, sa première femme, qu'il a bien existé cet écrit, mais que c'est B. en personne qui lui a demandé de le brûler. Ce qu'elle a fait. Ainsi, le personnage qui allait se suicider à la place de sa femme, désespérée de ne pouvoir enfanter (l'enfant, ce serait l'avenir, et celui-ci n'est plus envisageable), va auparavant faire détruire par la crémation - lui qui est né à Auschwitz - cette tentative de dire le dur désir de survivre au travers des mots, même s'il se faisait ce manuscrit, renversement dans son contraire, le chantre d'un art de tuer. Double meurtre mais qui pour autant ne condamne pas le pouvoir du dire puisque, tel Phénix renaissant de ses cendres, sa disparition a tant fait parler que c'est un chœur qui clôturera la pièce comme pour, en unissant les voix, faire entendre la force du verbe à jamais aliénable aux forces de mort à l'œuvre dans le vivant.

Un tourbillon de mots qui rend compte de la nécessité de l'écriture comme viatique à notre humaine condition. Le jour même où on célèbre le soixante-dixième anniversaire de la « libération » du camp d'Auschwitz (27 janvier 1945), Julie Brochen en mettant en scène l'œuvre de celui qui disait que, à l'instar du manuscrit de B., « la valeur de l'humanisme a brûlé avec l'holocauste », s'est fait le brillant écho de ce que l'humanité n'est pas soluble dans la barbarie : grâce à la culture elle perdure, il est vrai contre toute raison.

Yves Kafka